

Témoignage de Georges HÉBERT, officier du Suchet

Je suppose qu'il part pour Saint-Pierre. Il me faut trouver un moyen de le rejoindre. Je demeure sur le débarcadère. Bientôt un homme arrive. C'est le procureur de la République Lubin qui, s'étant proposé volontairement, vient de recevoir mission de partir pour Saint-Pierre avec le *Rubis* et de rendre compte de ce qui se passe. Je me présente à lui pour l'accompagner, il me requiert aussitôt. Un lieutenant d'infanterie coloniale, M. Tissier, avec vingt-cinq hommes, enfin diverses personnes dont deux prêtres embarquent avec nous. Nous partons à 14 heures. Le patron et l'équipage du *Rubis* sont fous de douleur, tous ont leur famille à Saint-Pierre, et c'est en sanglotant que ces braves gens reprennent leurs fonctions de bord.

Aussitôt doublée la pointe du Carbet, au moment où apparaissent la baie et la ville de Saint-Pierre, la vision d'épouvante commence pour nous : des voiliers démâtés qui sombrent ou brûlent, des épaves de toutes sortes, des noyés qui flottent, un grand vapeur encore à flot mais rasé de ses mâts et de sa cheminée avec l'incendie à bord, et comme toile de fond un immense brasier de trois kilomètres de long et un kilomètre de large dominé par le volcan toujours crachant haut des fumées.

Que faire ? Il y a seulement au large le *Suchet* dont des embarcations sauvent les survivants du grand vapeur et parcourent la rade. Notre mission étant de pénétrer en ville, nous avançons lentement, gênés par la fumée et les épaves. Nous nous dirigeons au sud de la ville vers le quartier du Mouillage qui nous semble le plus accessible. Nous passons près d'un voilier qui sombre; sur son avant, trois ou quatre hommes gesticulent bizarrement, ils semblent danser, mais pourquoi sont-ils tout rouges et tout nus ? Nous n'avons compris que plus tard : ces malheureux, brûlés entièrement, avaient les chairs à vif, ils ne pouvaient s'étendre et sautillaient sans doute pour diminuer leurs terribles souffrances. La fumée nous les cache brusquement et quand elle se dissipe, il n'y a plus ni bateau, ni hommes.

Nous stoppons à cent mètres du rivage et dans une éclaircie, nous avons la vision étrange de cinq ou six hommes, debout et immobiles sur un reste d'appontement, qui attendent stoïquement dans ce décor de désolation. Nous faisons signe à une baleinière du *Suchet* d'aller les recueillir. Ce sont des marins italiens qui viennent de s'échapper de leur bateau coulant bas.

Avec le petit youyou du *Rubis*, le procureur, le lieutenant Tessier et moi prenons pied sur le rivage dévasté et nous précipitons dans la première rue qui se présente, à droite de l'église du Mouillage, mais étouffés, aveuglés par la fumée, nous nous arrêtons au premier carrefour. Autour de nous tout est écroulé.

Sur la chaussée, c'est un amas indescriptible d'éboullis et de matériaux brûlant lentement. Tout à coup, Tessier et moi jetons un cri. Le procureur, en pénétrant dans ce qui fut un rez-de-chaussée, manque de renverser un cadavre ayant le torse planté droit sur les débris d'un lit en fer tout tordu. Il est horrible à voir, il n'a plus de chair sur les côtes et sa tête est carbonisée. Nous qui cherchons des vivants, voilà notre première rencontre. Dans la rue, nous voyons un autre cadavre tout gonflé, entièrement nu, les bras allongés, comme s'il était tombé en fuyant, puis un autre, et encore d'autres. Dans la fumée, nous n'avions pas pris garde en venant que les masses noirâtres que nous enjambions étaient des cadavres. Il ne peut y avoir de vivants dans une pareille destruction. Partons ailleurs. Mais comment avancer dans ces décombres fumants ?

Nous reprenons le youyou, longeons le rivage et allons de nouveau prendre pied sur un vaste emplacement que nous reconnaissons bientôt comme étant la place principale de la ville (place Bertin) grâce à son bassin et au reste du son phare abattu. Une borne-fontaine coule encore. Nous nous jetons sur elle pour mouiller nos mouchoirs et laver nos yeux qui nous font très mal. Nous tentons alors de pénétrer dans les rues qui montent dans l'intérieur de la ville, mais il nous faut reculer. La fumée est trop intense, nous commençons à tousser, à suffoquer, à ne plus voir clair et nous avons peur de nous perdre dans les carrefours. Partout, c'est la même désolation : maisons écroulées débris fumants. cadavres carbonisés. Nous revenons à la fontaine. Près de nous, de gros arbres sont abattus et brûlent lentement. Un cadavre de femme affreusement déchiqueté gît au milieu de ces débris. Près d'elle, par un contraste étrange, un énorme poisson mort et intact, amené là sans aucun doute par le raz-de-marée.

A un moment donné, l'émotion est trop forte. Nous sanglotons et les larmes coulent; nous sommes les seuls êtres vivants sur ces ruines fumantes. Que faire ? Nous revenons à bord du *Rubis* et suivons le rivage en direction du nord pour essayer de découvrir des endroits moins éprouvés où peut-être des gens luttent, mais nous comprenons tout de suite que ce serait folie d'approcher de l'immense rideau de flammes où achèvent de se consumer les quartiers au nord de la Roxelane. Nous stoppons. Les deux prêtres, qui n'ont cessé de prier et d'adoucir la souffrance morale de l'équipage récitent une dernière fois à haute voix les prières des morts. Les marins s'agenouillent et dans leur douleur crient les noms des êtres chers qui sont là dans l'épouvantable brasier. M. Lubin met fin à cette scène pathétique en rappelant qu'il nous faut aviser rapidement le siège du gouvernement. Il donne l'ordre de faire route sur le Carbet où il sait devoir trouver un poste téléphonique.

[Page suivante](#)

[Retour au sommaire](#)